

LE CALEPIN BLEU

N°84
1^{er} JUN 2025



La lettre retrouvée...

Méline L.

Mon p'tit bonheur à moi 3

L'orage 4

n°84 - La lettre retrouvée

Pierre ROSSET

Poche restante 5

Philippe BLONDEAU

La lettre égarée 9

Sylvie VAN PRAËT

Les lettres découpées 13

Hervé GOUZERH

Se mettre à penser 17

Françoise DANIEL

Correspondance 19

En avance sur le n°85 :

Élie HERNANDEZ

Lutte des classes 22

Méline L.

Mon p'tit bonheur
à moi



Tout le monde est à la recherche du bonheur. Certaines personnes mettent des années pour le trouver alors qu'il est là, à portée de main.

Parfois il suffit d'ouvrir les yeux pour se rendre compte que l'on est en train de vivre un instant de félicité. C'est dans des circonstances difficiles que le bonheur peut apparaître comme une parenthèse inattendue. Lao-Tseu disait : « Le bonheur naît du malheur, le malheur est caché au sein du bonheur ». Je le constate tous les jours.

Un éclat de rire, un sourire, une phrase ou une situation cocasse et nous voilà empreint d'un sentiment de bien-être. Beaucoup parlent de force morale, de courage ou même cela revêt une forme de candeur. En réalité c'est tout simplement une joie simple et naturelle. C'est si peu mais cela prend une telle importance dans notre existence.

Manger une glace, écouter une musique, être avec une personne qui nous est chère, regarder un feu d'artifice, observer un ciel étoilé, partager un moment entre amis ; la liste est longue, avec tellement de possibilités. Lorsque ces instants se présentent, prenons le temps de les vivre pleinement. On ne sait jamais à quel moment un p'tit bonheur se présentera, autant profiter de chaque seconde.



Méline L.

L'orage

Mon esprit sombre était le reflet du ciel d'automne.

Le matin était radieux, l'après-midi étouffant annonciateur d'un orage. Peu à peu, une odeur iodée flotta dans l'air. On voyait au-delà des cimes la ligne des Pyrénées aux sommets enneigés. Soudain, le ciel s'est levé. Un vent chaud venant de l'océan, les ressacs devenaient de plus en plus forts. Les nuages se sont formés dans un silence pesant. Les premiers éclairs sont apparus. Un orage magnétique. J'avais devant moi un tableau naturel : le soleil couchant et, de l'autre côté, le tourbillon des éclairs.

Miroir de mes émotions. Un calme perturbant cachant une colère profonde. Tel un volcan en réveil, ma fureur éclata à la surface. Mes larmes ont ruisselé doucement. Ce n'est qu'à cet instant précis que je me levai et quittai la plage.



Pierre ROSSET

Poche restante
Chronique laborieuse

Lettre: écrit sur feuille de papier, adressé personnellement à quelqu'un et destiné à être mis sous enveloppe pour être envoyé par la poste.

Larousse

Ce texte rend compte d'une réflexion sur le thème de la lettre perdue-retrouvée-perdue. Présenté sous forme de chronique il rend compte à sa manière de ma démarche de réflexion marquée par des paliers temporels... jusqu'à **la** Lettre finale.



Lundi, de bon matin.

Ah la lettre retrouvée!... C'est tout un problème, toute une histoire voire un mystère... En effet, pour retrouver une lettre il faut d'abord l'avoir perdue. Perdue pour de multiples raisons. Chacun a en effet à ce sujet une raison particulière et personnelle pour la perdre. Une raison intime peut-être qui ne concerne que lui et qui se respecte. Quant à la retrouver, c'est une nouvelle histoire, notamment celle de la circonstance, souvent portée par le hasard. Parce qu'elle a été recherchée? Mais il fallait savoir, être sûr qu'elle était perdue... Elle peut aussi être retrouvée par quelqu'un d'autre qui, sachant qu'elle était perdue, l'a cherchée... ou qui, ne sachant pas, la trouve un jour par hasard! Dans tout ce contexte, retrouver une lettre c'est très compliqué. Et retrouver **la** lettre encore plus parce qu'il faut d'abord savoir qu'elle existe et ensuite la rechercher... Bref, écrire sur cette lettre retrouvée ce n'est pas acquis d'avance... Un vrai casse-tête, à en perdre les lettres... Celles de l'alphabet, évidemment...

Alors, voulant faire face à cette situation je me suis posé la question suivante: «Ai-je perdu une lettre que j'aurais, après, retrouvée ?...» Apparemment non. Du moins je ne le pense pas. En fait je n'en suis pas

sûr. Le doute soudain m'envahit. Pourquoi perdre une lettre, **la** lettre? Quand écrire une lettre c'est pour une véritable raison, et pour cela elle doit être envoyée au percepteur, à l'administration... à sa famille, aux amis, à quelqu'un que l'on aime. Pour les vœux... Mais à cette occasion la lettre ne s'impose pas, c'est la carte postale l'heureuse élue... ou alors - c'est devenu une nouvelle pratique - le téléphone et le SMS (le télégramme, n'existant plus).

(Il est midi, je vais m'arrêter là. Écrire m'affame. Je reprendrai peut-être ma réflexion après mon repas et ma sieste quotidienne.)

Lundi, 14h00.

Rassasié et reposé je reprends le cours de ma réflexion. Hélas, je cherche toujours **la** lettre, quelle lettre j'aurais un jour retrouvée!... Bernique!... Que dalle... Alors une idée me vient (toute idée est bonne quand elle peut faire avancer la réflexion, n'est-ce pas!). Et si la lettre perdue était une lettre de mon nom? Sur ma pièce d'identité, ma carte grise, ma carte vitale, mon billet d'avion, mon passeport... que sais-je encore! Alors mon nom changerait tout de suite et je perdrais pour une seule et unique lettre manquante mon identité: *roset, osset, rosse...* Cela changerait je pense beaucoup de choses dans ma vie... et mes relations. Surtout que quelquefois dans les magasins quand je prononce mon nom, l'on m'appelle *monsieur Rosse*. Eh hop! Disparu le *t*. Je deviens Monsieur Rosse! Vous vous rendez compte!... Merci Monsieur Rosse pour votre gentillesse! Au revoir Monsieur Rosse! Le lecteur, pas convaincu par mon propos, peut (pour voir) faire la même chose avec son nom. Ainsi, par exemple, quelqu'un s'appelant Martin (le nom le plus courant en France) verrait son nom transformé comme ceci: *artin, marti, matin...* Matin! Imaginons, une seconde, ce monsieur Matin se lever de bon matin!... Ou Monsieur Matin vous avez- rendez demain matin... Je pense comme moi - après avoir désespérément cherché, communiqué, promis peut-être une récompense - qu'il serait heureux que quelqu'un d'autre retrouve la lettre perdue et qu'il lui rapporte, joyeux de l'avoir retrouvé... Perdre une lettre à son nom peut être ainsi douloureux! Sauf si c'est voulu. Je connais en effet quelqu'un ayant vrai-

ment perdu une lettre à son nom. Pour lui, c'était une démarche vitale (son nom le rendait malheureux) et volontaire et c'est au tribunal, à la suite d'un jugement qu'il la perdue.

Bon, soyons sérieux, la lettre perdue dans ce propos ne répond pas à la question. Revenons donc à la lettre retrouvée...! Et zut! Je sèche toujours et encore, comment retrouver une lettre que je n'aurais jamais perdue?...

Lundi 15h30.

J'abandonne... quelques minutes et cherche à nouveau cette lettre, pour pouvoir la retrouver... À 15h45 une petite lumière s'éveille dans ma mémoire. Il y a déjà longtemps j'ai bien retrouvé une vieille lettre accompagnant mon cahier d'écolier dans lequel le directeur de l'école souhaitait rencontrer ma mère pour aborder avec elle mes résultats jugés insuffisants... Le problème c'est que la lettre - que ma mère un jour m'a rendue avec tous mes cahiers scolaires depuis la maternelle - je ne l'avais pas perdue! Elle était rangée dans un carton avec ces cahiers. Alors, je reviens au point de départ... Je retrouvais une lettre qui n'était pas perdue...



Lundi 16h30.

La petite lumière se transforme en éclair. Youpi, j'ai trouvé. La mémoire se réveille. Et tout s'éclaire. Un jour, alors adolescent, en réponse à trois cahiers écrits à la plume que - par l'intermédiaire d'une libraire de sa connaissance - j'avais transmis à un écrivain connu, sa lettre me répondait. Dans celle-ci il m'encourageait à observer et à continuer d'écrire... Voilà, la lettre retrouvée bien des années plus tard, il y a seulement quelques années... Il avait doublement raison : observer et écrire! Au cours des années son encouragement a (j'en suis heureux) porté ses fruits... Hélas, cette lettre je l'ai perdue depuis. Enfin, plus justement je l'ai rangée mais je ne sais plus où. Ce qui est sûr c'est qu'elle se trouve dans un des dossiers (ou cartons) de mon bureau, dans le grenier..., mais lequel?... Un jour, c'est sûr, je la retrouverai.

Lundi 17h30.

Ma mémoire s'active, péniblement... Des souvenirs?... Non un seul souvenir précis, rejeté, enfoui et perdu dans le tréfonds de ma mémoire refait alors surface. Celui du jour déjà lointain où dans une très vieille culotte courte - usagée, oubliée dans la cave de ma mère depuis des lustres et condamné à devenir chiffon - j'ai fait une découverte inattendue. Une enveloppe très chiffonnée (vraisemblablement passée dans la machine à laver) se trouvait dans la poche arrière gauche. La Marianne de Muller sur l'enveloppe gardait toute sa fierté républicaine malgré sa couleur verte délavée... L'adresse était quasiment illisible, sauf quelques lettres : *PAR...* (Paris, sans doute)... Et quelques traces de lettres pour le destinataire : *Mo...r, osse A...* et d'autres pour l'adresse : *Hô....., Lar...r. Am..... Pa...*

Ces quelques lettres et traces écrites à la main prenaient alors sens. Une lettre à mon père hospitalisé à l'Hôpital Lariboisière, 2 rue Ambroise Paré, Paris. Dans l'enveloppe il y avait un dessin (impossible de le sortir de l'enveloppe) et quatre mots : *Pour mon cher papa.*

En vacances chez mes grands-parents à la campagne, elle n'avait jamais été envoyée... Le facteur ce jour d'août 1958 apportait une mauvaise nouvelle. La vie de mon père s'était arrêtée le 15 août à Paris. J'avais alors onze ans. Choqué par cette annonce, je l'avais oubliée...

Lundi 18h30.

J'ai terminé ce texte. La réflexion a été laborieuse. La lettre, mon importante lettre refaisant surface était finalement retrouvée... Depuis ce jour, même non postée, savoir que cette lettre existe m'a soulagé...

PS: Il n'y aura pas d'épilogue. Le retour sur le passé se suffisant à lui-même, ce texte s'arrête là.



Philippe BLONDEAU

La lettre égarée

13 juin 1976



Chère Maman,

Comme promis nous sommes allés à la maison ce week-end. Tout va bien, rassure-toi. C'est vrai que le jardin était un peu envahi de ronces et d'orties, mais Patrick y a mis bon ordre, comme il a pu, bien sûr, avec la faux et les cisailles de grand-père, qui auront rendu encore de bons et loyaux services. Mais il est arrivé une drôle de chose que je dois te raconter. Tu te souviens que la boîte aux lettres était en mauvais état. Comme il fallait s'y attendre, elle était bourrée de publicités imbéciles. Et figure-toi qu'il nous a été impossible de remettre la main sur la clé, qui n'était plus à son clou habituel. Et bien sûr, en forçant la porte, tout s'est cassé. Patrick s'est donc mis en devoir de remplacer la boîte. Il est allé chez le quincaillier Leriche, qui est parti farfouiller dans son capharnaüm... Tu aurais ri car il nous a dit, une fois de plus, que justement il lui en restait une! Patrick l'a installée sur la rue et a préféré supprimer complètement l'ancienne. Eh bien! imagine-toi qu'il y avait une lettre coincée entre la boîte et le portail. Depuis quand? Va savoir! Elle était jaunie, avait dû prendre l'humidité mais l'adresse était encore bien lisible. Elle était destinée à grand-mère. Je n'ai pas réussi à voir la date. Peut-être pourrait-on la connaître grâce au timbre. J'essaierai de consulter un philatéliste. Par contre j'ai bien lu l'expéditeur: G. Launais, à Troyes. Je ne sais pas si cela te dit quelque chose.

Évidemment je n'ai pas ouvert cette lettre. Je te la remettrai si tu veux. Tu verras s'il faut la donner à grand-mère, après tout ce temps. J'ai un peu peur que cela lui fasse un choc.

Comment va Papa? Embrasse-le bien de ma part et reçois toute mon affection.

Ta fille chérie.

Marie-Claude



25 juin 1976

Ma chère Marie-Claude,

Il fait très chaud ici et ce n'est pas bon pour ton père. Il ne veut rien laisser paraître mais il s'affaiblit de plus en plus.

Il vaut mieux oublier cette lettre. Je ne la donnerai pas à ta grand-mère. Le passé est le passé. Et puis tu la connais : elle a ses secrets. Mais les secrets ne demandent pas toujours à être réveillés. Tout de même, ne la jette pas. Tu me la donneras à l'occasion. Et qui sait ? Peut-être sera-t-il utile de la lire un jour ?

Je t'embrasse ainsi que Patrick. Soyez bien heureux tous les deux.

Tu nous manques.

Ta maman



1^{er} juillet 1976

Ma bonne grand-mère,

J'espère que tu vas bien et que la chaleur de cet été ne te pèse pas trop. J'espère aussi que les sœurs sont gentilles avec toi. Je m'occupe comme je peux de la maison avec Patrick. Patrick c'est mon fiancé (enfin presque). J'aimerais te le présenter bientôt. Il est très gentil et en plus c'est un beau garçon. Je suis sûr qu'il te plaira. Il va passer son permis de conduire et son père lui a déjà promis de lui acheter une voiture. Alors, nous pourrions venir te voir plus facilement.

Nous avons nettoyé le jardin et bien aéré toutes les pièces comme tu me l'avais recommandé. Donc, tout va bien.

Je sais que tu peux garder un secret alors je vais te confier une chose, mais promets-moi de ne rien dire à Maman car ce serait très gênant pour moi. En changeant la boîte aux lettres, trop abimée, nous avons trouvé, coincée contre le portail, une très ancienne lettre qui t'était adressée, de la part d'un certain G. Launais. Je ne l'ai pas ouverte, bien sûr, tu me connais. Mais j'en ai parlé à Maman et je me dis que je n'aurais peut-être pas dû. Elle m'a conseillé de ne rien dire et de lui remettre la lettre.

Seulement voilà : je ne sais pas si j'ai bien fait. Aussi je préfère te mettre au courant. Mais ne dis rien surtout. Je ferais comme tu me le conseilleras et si j'ai fait une bêtise je m'efforcerai de la réparer.

Je t'embrasse très fort ma bonne grand'mère. Tu me manques et j'espère que je pourrai bientôt te serrer dans mes bras.

Ta toute petite-fille

Marie-Claude

6 juillet 1976



Ma chère petite Marie-Claude,

Ne t'inquiète pas pour cette histoire de lettre. Tu as fait ce qu'il fallait et c'est bien comme cela. G. c'était Germaine : c'est une très vieille histoire (et peut-être de vieilles douleurs aussi). Je ne sais pas si j'aurais aimé lire cette lettre. Le passé est ce qu'il est ; à quoi bon y revenir ? Je pense malgré tout à cela.

La chaleur ne nous fait pas trop souffrir. On a installé des ventilateurs un peu partout et, comme tu sais, le jardin est sous les arbres et reste bien à l'ombre. Le soir nous pouvons sortir et bavarder sur les bancs avec les "copines", comme tu dis. Les sœurs sont aux petits soins pour nous. Elles nous donnent tous les jours une grande bouteille d'eau et nous rappellent toutes les heures qu'il faut absolument la vider.

Ma bonne amie Jeanne est morte il y deux semaines. Ce fut un coup pour moi car nous étions devenues très proches. Mais que veux-tu : elle était encore plus vieille que moi, et elle perdait un peu la tête parfois. Bientôt ce sera mon tour.

Mais pardonne-moi de t'embêter avec des choses tristes, toi qui es si jeune. J'espère te voir bientôt avec ton fiancé. Je suis sûre que c'est un garçon tout à fait comme il faut et je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Je t'embrasse.

Ta toute vieille grand-mère.

12 juillet 1976



Ma chère Marie-Claude,

Juste un mot pour te faire part d'une assez curieuse coïncidence. Ta grand-mère m'a dit que tu lui avais écrit. Elle trouve que tu écris bien. Elle a ajouté que cela lui rappelait une ancienne amie, une certaine Germaine, qui écrivait remarquablement. Elle est restée évasive et ne semblait pas vouloir en dire plus. Une amie qu'elle aurait perdue de vue depuis très longtemps... Elle prétendait ne plus très bien se souvenir; je n'ai pas insisté (mais je sais bien qu'il s'agit de G. Launais).

Tu sais que je ne crois pas au hasard. Alors pourquoi cette lettre est-elle arrivée maintenant? Quelque chose est peut-être en train de se passer. Je suis un peu inquiète.

Ton père va un peu mieux ces jours-ci. Il t'embrasse affectueusement, et moi aussi.

Ta maman.



20 juillet 1976

Ma chère petite-fille,

Il a fait un peu moins chaud ces derniers temps. Nous traînons le soir à bavarder sous les arbres et quand le jardinier passe pour arroser les parterres il y a une bonne odeur d'herbe fraîche dont nous aimons profiter un moment. Je crois que cela agace les sœurs qui aimeraient nous voir couchées comme les poules. Mais elles n'osent rien dire. D'ailleurs nous n'abusons pas.

Tu connais ta mère et son penchant pour l'irrationnel. Aussi, je n'ai pas résisté au plaisir de lui glisser un mot à propos de Germaine. J'ai bien vu qu'elle faisait une drôle de tête. Je suis sûre que cela va la turlupiner. Mais rassure-toi. Je n'ai pas vendu la mèche.

J'espère que tu passes un bel été avec ton fiancé.

Je t'embrasse bien fort. Il me tarde de te serrer dans mes bras.

Ta grand-mère (amusée)

(À suivre, peut-être...)

Sylvie VAN PRAËT

Les lettres découpées



Elles étaient glissées sous le lino un peu poisseux d'une étagère. Un morceau de lino jaune pâle, avec de minuscules fleurs bleues. Auréolé de toutes les bouteilles, tasses et bocaux posés au fil des années.

Lettres de papier craquant, cornées glissées dans une enveloppe.

Il les étale sur la table dans l'ordre alphabétique. Certaines se tordent s'enroulent sur elles-mêmes, se recroquevillent comme feuilles d'arbres.

Il n'était pas revenu ici depuis la mort du vieux. Et puis la semaine passée, elle, toute chiffonnée repliée sur le sol à biner son jardin, a tiré sa révérence. On l'a retrouvée nez dans la terre au milieu de ses rangées d'oignons. D'autres anciennes l'ont lavée et couchée dans la chambre sur un édredon qui l'a engloutie.

Il a aussitôt remarqué l'odeur de l'oignon. Un effluve qui s'est agrippé à ses mains, à ses cheveux défaits du petit chignon, à sa robe froissée à peine assez longue pour cacher ses mollets secs où les bas se tordent. Il se dit que les "pleureuses" ont bâclé le travail. Il a déposé entre ses mains aussi fripées que son visage une fleur arrachée au jardin. Toutes le regardent et murmurent il ne sait quoi - prières ou médisances, reproches peut-être de l'avoir oubliée si longtemps. Alors il embrasse le front de cette femme dont enfant il appréhendait tant les baisers et l'écuime au coin des lèvres.



Les lettres soigneusement découpées se dessèchent. Il a ouvert les fenêtres. Sur la table en bois il devine les entailles du couteau que le vieux plantait à chaque repas. Des repas silencieux. Juste les mouches. Lui attendait qu'ils aient terminé la sempiternelle soupe qu'ils avalaient cérémonieusement sur un rythme identique. Ils avaient la même façon d'essuyer le dos de la cuillère au bord de l'assiette puis de monter lentement la main vers la bouche entrouverte. Bruit de succion obscène.

Du A au Z elles sont toutes majuscules mais n'ont pas la même taille. Des lettres pour quoi? Et qui?

Enfant déjà il appréhendait cette bâtisse trop sombre. Dès juillet ses parents le déposaient là, comme un paquet. Un baiser sur le front, un "Sois sage" et le bruit de la voiture se noyait dans ses larmes. La vieille le taçait un peu, attrapait sa valise et le poussait à l'intérieur. Dans cette pénombre où les deux vieux se dirigeaient sans encombre lui ne cessait de se cogner, de glisser, de renverser. Il lui semblait que dans cette obscurité il ne pouvait se tramer que des drames.

Un jour d'automne ruisselant de couleurs un oiseau était entré, chassé sans doute par le chat. Le vieux l'avait abattu d'un grand coup de torchon. L'oiseau a battu des ailes, un temps si long que les larmes ont eu le temps de jaillir, et le chat s'est servi.

Les vieilles ont quitté la maison et depuis qu'il fouille - il doit bien s'avouer qu'il fouille - les lettres juxtaposées dansent sur la table, contournent les taches incrustées. Il n'en manque pas une. Tout un alphabet soigneusement découpé est étalé sur le plateau rugueux de la table où ils avaient passé des soirées mornes avant le coucher toujours scandé par la grand-mère "Au lit".



À force de tiroirs retournés, d'armoires vidées il découvre le portrait de leur mariage rongé sur les bords. Deux jeunes gens se tiennent raides sans sourire sur les marches d'une église. Il croit reconnaître l'église de L., le bourg voisin. Elle tient serré contre la poitrine un petit bouquet de fleurs blanches. Ses yeux à lui sont posés au loin, au-dessus du photographe. Ils se tiennent éloignés l'un de l'autre et le regard de l'homme scrutant l'horizon l'éloigne encore davantage d'elle.

Mais aucun papier, aucune lettre, pas un journal encore moins de livre.

Une maison de silence sans mots ni phrases. Sans souvenir précis puisque les mots n'ont rien fixé. Il s'aperçoit qu'il confond les années - combien d'années passées ici pour les vacances? Il ne saurait dire ce qu'il y a vécu puisque les silences ne suspendent rien, n'agrippent aucune impression, aucune réminiscence.



Il lui faut tant d'effort pour retenir une image.

Elle avait les lèvres fines et pincées, comme cousues par un secret. Quant au grand-père il ne prononçait que l'essentiel : ce qui parlait du ventre du sommeil du travail. Des injonctions si brèves qu'il fallait tendre l'oreille, être à l'affût des mots qui se noyaient aussitôt dans le chuintement de la marmite et le raclement des pieds de chaises.

Il se souvient qu'enfant ce qu'il aimait dans ces étés c'était l'absence de devoirs, de lecture du soir. Il ne demandait pas pourquoi, trop heureux d'y échapper.

D'ailleurs il ne demandait rien ; il ne disait plus rien pendant tous ces jours passés à se rouler dans l'herbe, grimper aux arbres, voler des pommes un peu acides et des cerises écarlates. Le jour où l'on allait à la pêche - c'était toujours un dimanche au milieu du mois - il avait voulu savoir... il ne sait plus quoi. Grand-père avait dit "Chut, tu vas faire fuir les poissons !" Il avait entendu cette voix de rocher, de tristesse aussi et s'était tu.

Les lettres portent la trace de doigts gras. Elles tanguent et sinuent autour des nœuds du bois. Et soudain, dans la nuit absente de sommeil, il se revoit découpant des lettres dans le papier crasseux qui emballait les légumes. Il entend la voix chuintante, un peu traînante de la grand-mère. "Vas-y découpe". Elle l'encourageait du regard et disait "Celle-ci aussi".



Un jour il avait ri "Mais celle-ci je l'ai déjà découpée". Dans cette maison sans mots les souvenirs ont du mal à se frayer un chemin. Il use ses yeux sur l'ombre du mur et n'y perçoit que des silences, des pages blanches, des oublis.

Le lendemain le notaire est passé. Élégant et replet. Un peu voûté aussi, soit par habitude soit pour éviter les regards, il marchait replié sur sa serviette en vieux cuir.

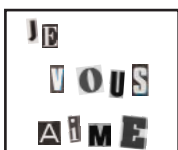
Il a hésité puis il s'est approché de la table où dansaient encore les lettres découpées. Il n'a osé ni s'asseoir ni poser sa sacoche. D'un ton monocorde cet homme à la voix mécanique a parlé de legs, de maison, d'héritage.

Il a trouvé étrange cette voix pointue, précise, presque trop sonore, là, dans cette pièce habituée au silence, aux bruits de bouche, de renifle-

ment, de louche raclant la marmite, de mouches, de couverts frottés. D'un geste de la main il lui a fait signe de se taire comme à l'approche d'un danger.

Le notaire a posé une liasse et dans un chuchotement lui a proposé de lire. Tout en bas de la page il a vu la croix en guise de signature, une croix à l'encre violette.

Il a revu les deux vieux assis dans le silence, yeux baissés sur leurs mains, attendant que les craquements du feu se taisent à leur tour pour monter se coucher. Mais en regardant les lettres racornies et poisseuses il a rêvé à ses grands-parents essayant encore et encore d'écrire au moins leur nom avec les lettres volées.



Hervé GOUZERH

Se mettre à penser



Tu formais des lettres
étranges
avec une plume semblable
à nos rêves
en biseau
achetée rue du Départ
déjà

La légèreté de ton corps massif
pas d'accord
te pesait
comme une boule dans la gorge
au bout du boulevard

À toi les couleurs les larmes l'esprit
des trésors consignés
dans de multiples parchemins
oui c'était comme du parchemin
quand tu les glanais

par les chemins
comme on cueille des mots
dans les champs du silence

Tu avais glissé des paroles
vaillantes
dans nos poches
pour plus tard
pour tenir la distance
et là-haut sur la branche des places
même les passereaux s'inscrivaient dans la durée

Dans ces en-têtes bienveillants
tes phrases ornées
parcouraient la patience
la joie l'entêtement
de ces lectures transparentes
offertes à la nuit
qui prévenaient le gouffre et les astres
les aurores de mélancolie
les crépuscules et les désastres

D'un temps absent et du lointain acéré
reste un minuscule kaléidoscope
accroché à nos mémoires et à un pot de crayons précieux
justement

Les machines inventées qui nous séparent
tous
un peu plus
de proche en proche de loin en loin
ne disent rien
d'où ni de quand tu as disparu
d'un monde auréolé de ton souvenir visible.

Françoise DANEL

Correspondance



Une heure, le facteur n'est pas passé.
Deux heures, le facteur n'est pas passé.
Vingt-quatre heures, le facteur n'est pas passé.
Un mois, le facteur n'est pas passé.

Cette ritournelle l'obsède: le facteur ne passera pas. Et pourtant, aucune grève n'est annoncée. Ou alors, c'est un mouvement spontané. Elle attend un signe de lui et rien ne vient. Le silence. Un silence de plomb. Et la distance... ils habitent à des centaines de kilomètres. Ils se sont rencontrés en juillet. Il était venu passer quelques jours de vacances chez son parrain Denis après une laborieuse année d'études. Ils ont dansé ensemble au bal du 14 juillet. Il lui a pris la main, a caressé ses cheveux, l'a embrassée. Ils se sont revus tous les jours. Ont dévalé les pentes sur leurs bicyclettes. Ont dévalé les chemins méandreaux de leur idylle naissante. Ont dévoré à pleines dents leurs casse-croûte aux rillettes. Ont dévoré leurs lèvres fiévreuses. Leurs cœurs ont chaviré, leurs corps aussi. Ils se sont donnés l'un à l'autre, ont échangé des serments.

Les vacances ont pris fin. Il était tellement exalté qu'il minimisait l'ampleur des événements... les événements d'Algérie, un euphémisme pour cacher le nom de guerre. Jean était étudiant. Il pensait être à l'abri, être dispensé de prendre les armes, de faire son devoir. Il n'avait pas de conscience politique. Son credo se résumait ainsi et ça comblait ses journées :

- réussir ses études de médecine puis s'installer
- rendre ses parents fiers de lui, ne pas les décevoir
- et maintenant, depuis sa rencontre avec Nadine en juillet, la retrouver, la demander en mariage et fonder une famille

Nadine, du haut de ses dix-sept ans, était jeune mais l'amour n'est ni comptable ni moraliste. Durant le mois d'août, ils se sont échangé des lettres énamourées et poignantes, sûrs de leurs sentiments et de leur engagement. Ils avaient prévu de se revoir le 15 septembre à Lyon quand Jean accompagnerait ses parents chez le notaire, un héritage non,

négligeable d'une vieille tante...

Nadine ignorait encore sous quel prétexte elle s'y rendrait : sa relation était restée secrète; il faudrait qu'elle invente un bobard pour ses parents, elle si droite et si respectueuse.

Elle avait tant à dire à Jean. Elle voulait partager cette importante nouvelle directement, face à face, pas par courrier. Ils n'auraient pas beaucoup de temps : leur rendez-vous serait bref, quarante minutes, une heure au maximum. Elle était fébrile depuis quelques jours, depuis qu'elle avait découvert qu'elle était enceinte. Personne ne le savait encore : elle voulait que Jean soit le premier prévenu.

Le 15 septembre, elle avait inventé une journée au musée avec une amie lycéenne. Pour régler son billet de train, elle avait subtilisé de l'argent dans le portefeuille paternel. Elle n'en était pas fière... Elle attendait Jean dans le square comme prévu. Trente minutes qu'elle patientait. Ce compte à rebours l'insupportait : son train partait dans une demi-heure, elle devrait quitter Lyon. Enfin elle l'aperçut. Ils se sont précipités l'un vers l'autre.

"Jean, enfin, je dois te dire..."

"Tais-toi, embrasse-moi. Tu me manques tant. On a peu de temps; mes parents m'attendent au coin de la rue; j'ai cinq minutes."



Leurs baisers fougueux ont étouffé leurs paroles. Un klaxon retentit et la voix de sa mère claironne : "Jean, presse-toi, on y va, la route est longue." Les amants se sont détachés à regret.

"Je t'écrirai. J'ai des choses importantes à te dire. Je t'aime."

"Moi aussi, je t'aime."

Retour morose. D'autant plus que l'attendait sa convocation pour son départ en Algérie. Tout à sa hâte de libérer la chambre chez sa logeuse à Paris, il a reporté d'écrire à Nadine.

Elle, Nadine, a rédigé sa missive où elle lui apprenait sa grossesse. Le courrier expédié à Paris - la seule adresse qu'elle avait - a été récupéré par la concierge qui l'a rangé en attendant le retour éventuel de Jean. Nadine se morfondait. Jean ne lui répondait pas. Il l'avait abandonnée. Des idées noires l'envahirent. À quoi bon vivre sans Jean ? Son chagrin faisait peine

à voir. Son ventre s'arrondissait. Elle ne pouvait plus cacher sa grossesse. Ses parents, pieux et contrits, l'obligèrent à intégrer une institution religieuse pour les filles perdues. Elle y mettrait au monde son enfant qui serait adopté par une bonne famille catholique. Et l'honneur serait sauf...

Jean n'avait pourtant pas oublié Nadine. Il avait écrit deux lettres : l'une avait été détruite dans un attentat, l'autre avait été subtilisée par la mère de Nadine. Sa fille venait de regagner le foyer, elle était encore faible. Inutile de remuer le couteau dans la plaie... Pour les voisins et les proches, Nadine était allée au sanatorium soigner une méchante tuberculose. Il lui fallait du repos et une vie calme.

Nadine avait pourtant réécrit en cachette à Jean. Le courrier était revenu avec la mention : "N'habite plus à l'adresse indiquée".

À la fin des événements, Jean est retourné à Paris. Il a contacté sa logeuse pour récupérer sa chambre. Il allait terminer ses études. La concierge, en l'apercevant, l'a interpellé :

"Monsieur Jean, venez me voir. J'ai un courrier pour vous. Il est arrivé juste après votre départ. Je l'ai conservé."

À la lecture, Jean s'est effondré sur une chaise dans la loge.

"Monsieur Jean, ça va ? Vous êtes tout pâle..."

Jean a pris aussitôt un train et s'est rendu chez Denis, son parrain. Il voulait savoir ce qu'était devenue Nadine.

"La Nadine, elle a été bien malade. C'était quand déjà ? Juste après ton départ. Elle est au sanatorium. Mais ça va mieux maintenant. Elle s'est mariée l'année dernière."

"Ah ? Avec qui, je le connais ?"

"Non, un gars de la ville, un veuf de quarante ans avec deux enfants en bas âge."

Jean a repris le train. Il maudissait l'armée et l'administration des postes, le qu'en-dira-t-on et l'esprit étriqué des bien-pensants.

Deux vies brisées...



Élie HERNANDEZ

Lutte des classes
Chronique à deux roues



Il y avait, dans mon quartier, deux façons de pédaler : en silence, vêtu d'un chandail de laine, ou bien en bavardant fort, la Gauloise au bec, les genoux en avant comme deux slogans. Le premier style, c'était celui de la bicyclette : élancée, racée, chromée jusqu'au garde-boue. Elle appartenait à ceux qui disaient "monture" au lieu de "vélo", et qui graissaient leur chaîne avec des huiles parfumées à la lavande. L'autre style, c'était celui du vélo - le clou, la bécane, tout court. Un cadre trop lourd, une selle grinçante comme une porte de bistro, et des pneus qui réclamaient la pitié plus que la pression.

Mon voisin Gaston, facteur retraité et philosophe de palier, avait un vieux vélo Peugeot de 1962, couleur boulon rouillé. Il disait qu'il tenait mieux la route qu'un discours électoral. Tous les matins, il roulait vers le marché avec la dignité d'un sénateur en fin de mandat. À chaque secousse du trottoir, on entendait les pièces détachées de son passé. En face habitait le docteur Fabre, un homme qu'on n'avait jamais vu transpirer. Il possédait une bicyclette Mercier, fine comme une épigramme, posée sur sa béquille comme un pur-sang dans son box. Il portait des gants blancs pour la sortir, et un petit foulard en soie pour ne pas s'échauffer les cervicales. Lui ne pédalait pas : il évoluait.

Un samedi de mai 1968, je les ai vus, l'un derrière l'autre, coincés au feu rouge de la place Carnot, à Creil. Gaston, en short en nylon et claquettes, sifflotait "*Les copains d'abord*". Le docteur Fabre, lui, ajustait sa visière comme on ajuste une décoration sur un uniforme. Le feu passe au vert. Gaston écrase les pédales. Son porte-sacoche se décroche, un

oignon de la semaine dernière s'échappe et roule sous la roue du docteur. Celui-ci freine net, perd l'équilibre, trébuche avec panache. Résultat : un genou royalement éraflé, et une bicyclette couchée comme une comtesse en syncope.

Gaston, bon prince, s'approche :

- Ça va, votre Altesse ?

- Ce vélo est un modèle de précision, pas un... un... tricycle de bistrot !

- Ah bah, le mien, il encaisse les oignons et les coups du sort. Il est populaire, mais fidèle.

Depuis ce jour, on ne les a plus jamais vus rouler à la même heure. Chacun restait dans sa caste cyclable. Mais moi, je sais qu'entre le vélo popu et la bicyclette aristo, il y a toute la comédie humaine - à deux roues, certes, mais bien gonflée.

À quand la république des rayons ? Liberté - Égalité - Mobilité !

